

## HOMÉLIE 24

«Car ces sortes de faux apôtres sont des ouvriers pleins de dol, qui se transforment en apôtres du Christ.»

1. Que dites-vous, ô grand apôtre ? Quoi ! ceux qui prêchent le Christ, qui ne reçoivent pas d'argent, qui n'introduisent pas un autre Evangile, sont de faux apôtres ? Bien certainement, répond-il, et surtout parce qu'ils n'agissent ainsi que par dissimulation, dans le but de tromper. «Ouvriers pleins de dol.» Ils travaillent, mais pour arracher ce que d'autres avaient planté. Sachant qu'ils ne pourraient se faire accepter d'une autre manière, ils se couvrent du masque de la vérité, pour mieux jouer leur rôle. Ils ne prennent pas d'argent, dites-vous. C'est pour ravir un bien plus précieux, pour perdre une âme. D'ailleurs cela même était faux; ils recevaient, mais en cachette. L'Apôtre le dira dans la suite de son discours. Il l'avait insinué déjà dans ces paroles : «Voulant en tout nous ressembler, afin que ce leur soit un sujet de gloire.» Il s'en explique un peu plus tard en ces termes : «Si quelqu'un vous dévore, enlève votre bien, vous traite avec arrogance, vous le souffrez.» Il formule en ce moment une autre accusation : «Ils se transforment.» Ils n'ont qu'un masque trompeur, la peau seule de la brebis. «Et ce n'est pas étonnant. Si Satan lui-même se transforme en ange de lumière, faut-il s'étonner que ses ministres se transforment en ministres de la justice ?» Si nous devons être surpris, c'est de cela, et nullement de ce que font ces hommes. Quand leur maître ose tout, il est naturel que les disciples imitent un pareil exemple. Que faut-il entendre par «ange de lumière ?» C'est l'homme qui parle avec une sainte liberté, qui se tient en présence de Dieu. Il y a des anges de ténèbres, ceux qui se sont donnés au diable, esprits ténébreux en effet, et qui ne cherchent qu'à nuire. Le diable a trompé beaucoup de mortels par ce moyen, en se transformant en ange de lumière, ce qu'il ne sera jamais. Ainsi font les imposteurs dont il est question : ils revêtent les apparences d'un apôtre, mais sans en posséder le pouvoir, ce qui ne leur est pas permis. Or, rien n'est diabolique comme d'agir par ostentation.

Quels sont maintenant «les ministres de la justice ?» Nous-mêmes, qui vous prêchons l'Evangile, où la justice est renfermée. Ou bien voilà le sens de ce qu'il dit, ou bien veut-il simplement désigner cette gloire d'hommes justes qu'ils ont méritée. A quoi les reconnâtrons nous ? A leurs œuvres, selon la parole du Christ. C'est là ce qui met l'Apôtre dans la nécessité de comparer ses vertus à leurs vices, pour mettre à découvert leur illégitimité. Au moment d'aborder encore son propre éloge, il s'élève contre eux, afin de bien montrer la nécessité qu'il subit, et d'empêcher qu'on ne lui fasse un grief de parler ainsi de lui-même. «Je le dis de nouveau.» Il avait antérieurement usé de grandes précautions, et cependant il ne se contente pas de ce qu'il a pu dire : «Je le dis de nouveau,» pour que personne ne m'accuse d'avoir perdu le sens. – C'était l'affaire de ceux qui l'attaquaient de se glorifier sans motif. Examinez, je vous prie, comme il dispose tout d'avance quand il est forcé de se louer. – C'est une folie sans doute de se glorifier soi-même; mais ce n'est pas de la folie chez moi, c'est de la contrainte. Si vous ne le croyez pas, si vous me condamnez, quoique la contrainte soit manifeste, je ne me laisserai pas déconcerter. – Voyez-vous comme il démontre qu'il est dans l'absolue nécessité de parler ? Songez à quel point doit être pressé par l'obligation de prononcer de telles paroles celui que n'arrête pas la crainte d'être soupçonné de folie; il faut que la véhémence lui pèse d'un poids accablant. Malgré cela, comme il procède avec modération et sagesse ! Il ne déclare pas qu'il va se glorifier. Devant néanmoins se glorifier un peu, il use encore d'un autre genre de précaution : «Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur; c'est comme si j'étais atteint de folie, en prenant un tel sujet de me glorifier.» Evidemment non, se glorifier n'est pas une chose selon le Seigneur. Il s'en est expliqué lui-même : «Quand vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.» (Lc 17,10) De soi cela n'est pas selon le Seigneur; l'intention seule peut le rendre tel. De là cette expression : «Ce que je dis.» Il ne blâme pas le motif pour lequel il parle, mais les paroles mêmes qu'il va prononcer. Le but qu'il se propose est si beau qu'il peut même embellir les paroles. Quelque rigoureusement défendu qu'il soit, l'homicide a plus d'une fois été regardé comme un acte méritoire; cela dépend du sentiment : la circoncision n'est plus selon le Seigneur, les dispositions du cœur ont pu la lui rendre agréable. Voilà comment il faut juger l'action de se glorifier.

Mais pourquoi l'Apôtre ne s'est-il pas exprimé avec cette précision ? Parce qu'il se propose autre chose, et qu'il ne le dit qu'en passant, par condescendance envers ceux qui ne

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

cessent de l'attaquer; il n'a qu'une chose en vue, de procurer leur bien; et puis ce qu'il vient de dire suffit pour détruire tout soupçon. «Mais comme dans un accès de folie.» Il a dit antérieurement : «Puissiez-vous supporter un instant de démente.» Il répète à peu près la même expression, mais en l'atténuant; car il modère son discours à mesure qu'il avance. Après cela, pour que vous n'alliez pas croire qu'il délire partout, il ajoute : «Au sujet de la glorification;» sur ce point seulement. Ayant dit ailleurs : «Pour que nous ne soyons pas confondus,» il fait la même réserve et dans les mêmes termes. Il dit encore dans un autre endroit : «Est-ce que les desseins que je médite, je les médite selon la chair, de telle sorte que le oui et le non soient en mon pouvoir ?» (II Cor 1,17) Il a montré qu'il ne peut pas toujours accomplir ses promesses, parce qu'il n'obéit pas à des vues intéressées. De peur qu'on n'appliquât cette remarque à la doctrine elle-même, il disait aussitôt : «Mais Dieu est fidèle; il m'est témoin que ma parole auprès de vous n'a pas été oui et non.»

2. Malgré tout ce qu'il a dit jusqu'ici, voyez-le posant encore d'autres moyens de justification, se prémunissant de nouveau : «Comme beaucoup se glorifient selon la chair, et moi aussi je me glorifierai.» Que veut-il dire par ces mots : «Selon la chair ?» Par les choses extérieures, par la noblesse de l'extraction, par les richesses, par la science, par la circoncision, par la gloire des Hébreux, par l'approbation de la foule. Remarquez la prudence de Paul : il annonce une chose qu'il prouve n'être rien, et c'est alors seulement qu'il prononce le mot de folie. Si c'est une folie de se glorifier même d'un bien véritable, beaucoup plus de ce qui n'est rien. Or, c'est là ce qu'il désigne comme n'étant pas «selon le Seigneur.» La qualité d'Hébreu et les autres du même genre ne sont réellement d'aucune utilité. Ne vous imaginez donc pas que je mette ce titre à la place de la vertu; mais comme ceux-là s'en glorifient, je suis forcé moi-même d'établir la comparaison sur le même point. – C'est ce qui lui fait dire ailleurs : «Si quelqu'un paraît mettre sa confiance dans la chair, je le puis encore mieux.» (Phil 3,4) Il agit maintenant ainsi par rapport à ceux dont telle était la confiance. C'est comme quelqu'un qui serait né d'une famille illustre, et qui plus tard, après avoir embrassé la philosophie, voyant les autres s'estimer beaucoup à cause de leur noblesse, serait dans la nécessité, pour réprimer leurs tendances orgueilleuses, de rappeler sa propre distinction, mais uniquement dans ce but, et non certes pour s'en faire un mérite. Voilà ce que fait Paul ici. Laissant ensuite une pareille matière, il ne s'occupe plus que de ce qui regarde les Corinthiens; il les accuse. «Volontiers vous supportez les insensés.» Vous êtes donc en quelque façon coupables, et plus coupables qu'eux. Si vous n'aviez pas cette tolérance, si le dommage qu'ils ont souffert fût aussi retombé sur vous, j'aurais gardé le silence; mais j'ai trop à cœur votre salut, et je vous prouve ma condescendance.

A l'accusation cependant il joint immédiatement l'éloge; car, à peine a-t-il dit : «Volontiers vous supportez les insensés,» qu'il ajoute : «Alors que vous êtes sages.» – Or, se glorifier ainsi, c'est le fait d'un homme dénué de toute sagesse. Il fallait les reprendre directement et leur dire : Ne supportez pas les insensés. – Mais son accusation n'en a que plus de force. Dans ce cas, il eût paru récriminer comme n'ayant pas lui-même de tels avantages : maintenant qu'il a démontré les avoir tous d'une manière supérieure, et qu'il les déclare un pur néant, la correction ne saurait être plus efficace. Pour le moment, avant de se louer lui-même et d'établir la comparaison, il fait honte aux Corinthiens de leur tendance à la servitude, de leur étrange sujétion à l'égard des imposteurs. «Si quelqu'un vous dévore, vous le supportez.» – Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure : «Ils se font un sujet de gloire d'être jugés semblables à nous.» – Encore faut-il voir comment il représente cet accaparement : c'est quelque chose qui dépasse toute mesure; et le mot dévorer, employé par l'Apôtre, nous donne immédiatement cette idée. «Si quelqu'un vous réduit en servitude.» Vous avez livré vos biens, vos corps, votre liberté. On n'appelle plus cela ni recevoir ni prendre; car ce n'est pas de vos possessions seulement, c'est de vos personnes aussi qu'ils sont devenus les maîtres. Paul l'indiquait plus haut en disant : «Si d'autres ont ce pouvoir sur vous, beaucoup plus devrions-nous l'avoir nous-mêmes ?» (I Cor 9,12) Il suit une sorte de progression : «Si quelqu'un vous traite avec arrogance.» Votre esclavage sort des limites ordinaires; au lieu d'être commandés avec douceur, vous l'êtes d'une manière dure et cruelle. «Si quelqu'un vous frappe au visage,» Autre marque évidente de tyrannie. Il ne veut pas dire que les Corinthiens fussent réellement frappés de cette façon, il retrace par une telle image les mépris et les affronts qui leur sont prodigués. De là vient qu'il ajoute : «Je le dis en rougissant de honte.» Les malheureux qu'on soumette ne sont pas plus humiliés que vous.

Se peut-il un reproche plus poignant, une domination plus insolente ? Après vous avoir ravi vos richesses, votre liberté, votre dignité, ils ne se montrent pas plus traitables, ils ne vous laissent pas même au rang de serviteurs, ils vous ravalent au-dessous de l'esclave qu'on

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

achète à prix d'argent. «Comme ayant été faibles.» Ce mot est assez obscur; on dirait que l'Apôtre veut atténuer par l'obscurité de l'expression ce qu'il y a de pénible dans la réprimande. Voici le sens de ce qu'il dit : Est-ce que nous ne pourrions pas agir de la même manière ? Mais nous ne l'avons pas voulu. Pourquoi les supportez-vous donc, comme si nous ne pouvions pas marcher sur leurs traces ? Vous êtes déjà blâmables de supporter leur folie; comment excuser alors ou même expliquer votre patience sous les mépris, les insolences et les affronts dont ils vous abreuvent ? Nouveau genre de séduction ! les imposteurs donnent ou flattent : ceux-ci vous spolient en vous trompant, et de plus vous outragent. Il ne vous reste donc pas une ombre d'excuse, puisque vous rejetez ceux qui s'abaissent pour vous élever, et que vous accueillez avec enthousiasme ceux qui s'élèvent pour vous rabaisser. Ne vous eût-il pas été facile, je le demande encore, d'agir de la même façon ? Mais nous ne l'avons pas voulu, ne nous proposant que votre bien. Ceux qui vous ravissent le vôtre n'ont en vue que leur intérêt. – Partout, vous le voyez, en leur parlant avec une entière confiance, il leur inspire une salubre frayeur. Toujours cette pensée dominante : Si vous les honorez parce qu'ils vous frappent et vous insultent, certes nous eussions pu comme eux vous traiter en esclaves, vous accabler de coups et de superbes dédains.

3. Comme il reporte sur les disciples toute la responsabilité de l'arrogance des imposteurs et de son apparente folie ! Ce n'est pas pour acquérir une plus grande gloire, leur dit-il, c'est pour vous arracher à cette cruelle servitude, c'est par nécessité que je me donne ces quelques éloges. Il ne suffit pas de discuter le langage qu'il tient, il faut encore en examiner la cause. Et Samuel aussi se rendit un éclatant témoignage quand il sacra Saül : «Quel est celui de vous à qui j'ai ravi son âne, son bœuf, sa chaussure ? Ai-je opprimé quelqu'un ?» (I R 12,3) Personne cependant n'avait formulé d'accusation. Or, il ne parlait pas de la sorte pour se glorifier; sous l'apparence d'une apologie personnelle, il faisait la leçon au roi qu'il allait établir, une leçon de justice et de mansuétude. Je vous prie de remarquer la sagesse du prophète, ou plutôt la bonté même de Dieu. Voulant les détourner de fonder une royauté, il accumule les charges que le nouveau roi fera peser sur eux : il emploiera les femmes à préparer ses aliments, les hommes à garder ses troupeaux, ainsi qu'à soigner ses mules. Le prophète n'oublie rien de ce qu'exige la dignité royale; et puis, quand il les voit disposés à ne se laisser arrêter par aucun obstacle, désespérant de les guérir, il ne les abandonne pas encore, il tâche d'amener le monarque à les traiter avec douceur. Voilà pourquoi ce témoignage. Je l'ai dit, personne ne le mettait en cause, il n'était pas en demeure de se justifier; il n'avait pas d'autre but que de rendre meilleur celui qui devait régner sur son peuple. Pour le prémunir contre l'orgueil, il ajoutait : »Pourvu que vous m'écoutez, vous et votre roi,» vous posséderez des biens sans nombre. Si vous ne m'écoutez pas, ce sera tout le contraire.

Amos disait aussi : «Je n'étais pas prophète, ni fils de prophète; j'étais un gardien de troupeaux, veillant à la conservation des sycomores. Et Dieu m'enleva.» (Amos 7,14-15) Et celui-là non plus ne tenait pas ce langage pour s'exalter; il voulait réduire au silence ceux qui le soupçonnaient de n'être pas prophète, leur montrer qu'il ne les trompait pas, qu'il ne plaidait pas sa propre cause. Animé des mêmes intentions, un autre disait : «Et j'ai cependant été rempli de la force du Seigneur dans l'Esprit et la puissance,» (Mi 3,8) David également, quand il déclarait avoir terrassé un ours et un lion, ne se proposait que d'attester une merveille capable de l'accréditer, il n'ambitionnait pas une vaine réputation. Comme personne ne croyait qu'il pourrait vaincre le philistin, sans avoir aucune arme offensive ou défensive, il était forcé de donner une preuve de sa valeur. Et, dans la suite, quand il eut coupé le bord du manteau de Saül, il ne parla pas de ce fait par ostentation, il repoussait uniquement l'odieux soupçon dont on essayait de le ternir en prétendant qu'il cherchait l'occasion de tuer le roi. En toute chose donc il faut découvrir le but ou le mobile. Celui qui, ne visant qu'au bien de ses auditeurs, en vient à se louer lui-même, est digne d'être couronné, loin de mériter un blâme, qu'il mériterait plutôt en se taisant. Si David avait gardé le silence à l'occasion de Goliath, on ne lui eût pas permis d'aller combattre, et par là même jamais il n'eût érigé ce splendide trophée. C'est donc par nécessité qu'il dit ces choses, et pas même à ses frères, mais au roi. Ceux-là n'auraient peut-être pas cru à sa parole, leurs oreilles étant fermées par la jalousie. Il les laisse, pour parler à celui dont cette passion n'avait pas encore envahi le cœur.

4. C'est un mal funeste que la jalousie, tellement funeste qu'il nous porte à négliger notre propre salut. Ainsi Cain causa sa perte, et avant lui le diable en frappant de mort le premier homme. Ainsi Saül avait attiré dans son âme un démon pervers; et puis, le médecin capable de le guérir, il le poursuivait de sa jalousie. Telle est la nature de ce vice. Saül n'ignorait pas que David l'avait sauvé; mais il aimait mieux périr que voir son sauveur entouré

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

de gloire. Quoi de plus affreux qu'un tel sentiment ? Ce n'est pas se tromper que de le regarder comme une progéniture du diable. Là le fruit amer, ou mieux la racine de la vaine gloire; car ces deux maux se produisent l'un l'autre. La jalousie de Saül s'enflammait quand le peuple s'écriait : «David en a tué dix mille.» (I R 18,7) Que peut-on concevoir de plus insensé ? Pourquoi cette morne tristesse, dites-moi ? Vous êtes triste de ce qu'un autre est loué ? Mais vous devriez plutôt vous en réjouir; autrement vous ne savez même pas si c'est un véritable éloge. Etes-vous affligé de ce qu'on loue quelqu'un sans qu'il le mérite ? Il serait plus juste d'avoir pitié de lui. S'il était bon, personne n'aurait le droit de blâmer les éloges qu'on lui décerne; joignez les vôtres à ceux de tous : s'il n'a pas le mérite qu'on lui suppose, à quoi bon vous torturer et tourner le glaive contre vous-même ? De ce qu'il est pour les hommes un objet d'admiration ? Mais c'est pour des hommes, pour des êtres qui sont aujourd'hui et qui ne seront plus demain. Sa gloire vous importune ? Quelle gloire, je vous prie ? celle dont le prophète a dit qu'elle est la fleur de l'herbe ? Etes-vous donc jaloux, parce que vous ne portez pas une telle charge, parce que vous n'allez pas montrant partout cette herbe desséchée ? Si vous enviez le bonheur de cet homme, pourquoi pas celui des bûcherons, qui chaque jour viennent dans la ville portant leur fardeau ?

Ce fardeau-là ne vaut pas mieux que celui-ci, il est même pire. Celui-ci ne pèse que sur le corps; celui-là pèse sur l'âme, qu'il détériore le plus souvent, en lui causant plus d'angoisses que de plaisirs. A-t-on la gloire de l'éloquence, on recueille plus de terreurs que d'éloges, éloges d'un instant, terreurs perpétuelles. A-t-on du crédit auprès de ceux qui gouvernent, encore de ce côté embûches et périls. Ce que vous éprouvez pour de telles distinctions, beaucoup d'autres l'éprouvent aussi. Supposé même qu'on soit l'objet de continuelles louanges, cela constitue la plus dure servitude. On n'ose rien faire librement et par sa propre inspiration, vous craignez de choquer ceux qui vous louent : c'est une lourde chaîne qu'une réputation à sauvegarder. Plus vous êtes connu, plus vous avez de maîtres; votre servitude s'aggrave tous les jours; où que vous alliez, vos tyrans vous apparaissent. Un esclave, quand il n'est plus sous les yeux de son maître, respire et possède même une complète liberté : vous rencontrez votre maître partout, vous êtes l'esclave de tous ceux que vous apercevez sur la place publique. Parfois vous n'osez pas vous y montrer, quelque nécessité qui vous presse, à moins que vous n'ayez avec vous un cortège de serviteurs, votre cheval, toute votre pompe accoutumée : vous auriez bien peur d'encourir le blâme de vos maîtres. Vous trouvez-vous en face d'un véritable ami, vous n'avez pas le courage de vous entretenir avec lui comme avec un égal; vous vous avez peur de vos maîtres, encore une fois, vous craignez qu'ils ne vous renversent de votre piédestal. Ainsi donc, plus un homme est en évidence, moins il a de liberté. Éprouve-t-il une humiliation, elle est d'autant plus cruelle qu'elle a plus de témoins et qu'on y voit un plus violent contraste. Ce n'est pas alors un affront seulement, c'est une calamité véritable. Cela tient au grand nombre de ceux qui s'en réjouissent. Que cet homme éprouve un bonheur, il n'a pas moins de jaloux qui s'en affligent et qui s'efforcent de le supplanter. Est-ce là du bonheur, je vous le demande ? est-ce là de la gloire ? Assurément non, c'est de la honte, c'est de l'esclavage, ce sont des fers, et tout ce que vous pourrez imaginer de plus intolérable.

Si vous avez un tel amour pour la gloire que les hommes discernent, si les applaudissements recueillis par un autre vous troublent à ce point, spectateur de ce triomphe, portez-vous par la pensée vers le siècle à venir et la gloire céleste; semblable à celui qui fuit devant un animal furieux, et qui, rentrant dans sa maison, en ferme avec soin les portes, réfugiez-vous avec le même empressement au sein de la vie future et des ineffables grandeurs qui vous y sont préparées. Vous foulerez de la sorte à vos pieds les choses de la terre, et vous acquerrez sûrement les biens du ciel, avec la liberté réelle. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.